

Entre historiographie et roman épique : le *Myreur des Histors* de Jean d'Outremeuse

Le *Myreur des Histors* se présente comme une chronique universelle relatant l'histoire du monde depuis le Déluge jusqu'au XIV^e siècle. L'auteur affirme, dans le prologue du second livre, qui couvre l'essentiel de la période carolingienne et gravite autour du héros épique Ogier, avoir traduit de latin en français, pour l'usage des laïques et en particulier des princes, des « chronicques des anciens maîtres, docteurs et poètes », dont il avait donné la liste dans le prologue du premier livre¹. Cependant, comme l'a noté L. Michel, Jean d'Outremeuse a mêlé « en un tout foncièrement hétérogène les éléments fabuleux et les éléments historiques »². O. Jodogne constate à son tour que l'auteur « a inventé et [qu'] il a cette adresse de tasser ses mensonges dans le réseau d'une chronologie très précise qui fait croire à l'historicité de ses données »³. La critique estime néanmoins que, pour les périodes récentes, la chronique est relativement fiable. C'est donc peut-être moins le statut du texte qui fait problème que la nature de la réception des légendes épiques ou arthuriennes à la fin même du XIV^e siècle : Geoffroy de Monmouth pour Arthur, Philippe Mousket pour les

1 — *Le Myreur des Histors*, éd. Ad. Borgnet, Bruxelles, Hayez, t. 1, 1864, p. 2-4. L'auteur cite une cinquantaine de chroniqueurs (dont certains sont fictifs), parmi lesquels Tite-Live, Eusèbe, Orose, saint Jérôme, saint Ambroise, Isidore de Séville, Bède, Turpin, Sigebert de Gembloux, Guillaume de Nangis, Gervais de Tilbury, Godefroi de Viterbe, Vincent de Beauvais ou Bernard Gui.

2 — L. Michel, *Les légendes épiques carolingiennes dans l'œuvre de Jean d'Outremeuse*, Bruxelles, 1935, cité par O. Jodogne, « Le règne d'Arthur conté par Jean d'Outremeuse », *Romance Philology*, t. 9, 1955-1956, p. 145.

3 — *Ibid.*, p. 145.

légendes épiques carolingiennes, avaient déjà pratiqué les mêmes interférences, sinon les mêmes confusions. Nous concentrerons nos analyses sur deux ensembles : les allusions à la matière arthurienne (règne d'Arthur, aventures de Tristan), dispersées dans le tome II de l'édition d'Ad. Borgnet⁴, et les aventures d'Ogier, relatées principalement dans le récit des années 794 à 826 du livre II du *Myreur*, publié séparément par A. Goosse⁵ (il faut y ajouter quelques pages du t. IV de l'édition Borgnet-Bormans qui évoquent le séjour d'Ogier en Avalon avec les chevaliers arthuriens). Ce récit porte la marque de ce romanesque qui travaille les épopées tardives, et que l'on retrouve dans les mises en prose de la fin du Moyen Âge – et en particulier dans le roman en prose d'*Ogier le Dannois*, qui forme en quelque sorte, du point de vue générique, l'autre versant de la même histoire⁶.

Le cadre de l'écriture est historiographique, comme l'indique le titre même de l'œuvre. Le livre second, qui tire l'essentiel de sa matière des chansons de geste, commence, après son bref prologue, par une datation comparée selon les différents styles en usage, renvoyant successivement aux six ères de l'histoire de l'humanité (de la création du monde à l'Incarnation) : « ce fu l'an del origination du monde V^m IX^c XCIII ans imparfaiz et XCIII parfaiz, l'an du deluge Noel III^m VII^c LIII, l'an del nativiteit Abraham le patriarche II^m VIII^c et XI [...], et del Incarnation Nostre Seingneur Jhesu Crist VII^c XCIII »⁷. Il ajoute que cette année était aussi la vingtième du pontificat d'Adrien I^{er}, cent-deuxième pape, et que l'on était le jour de la Trinité de l'année du couronnement de Charlemagne à Rome. À la manière des annales, il précise que « ceste annee fut sy habundante de vin et de bleis et de fruyts tous et sy mures, sy natureis et sy bons a boire et a menger »⁸. C'est alors que, sous la date du 22 mai 795, apparaît un motif directement issu de la fiction épique, le fameux motif rhétorique de la « vue de la fenêtre » : « Sour l'an et jour dessusdis, estoit Gaufroï, filz Doon de Maience, aux fenestrez de son palaiz, sy regardat par sa cité, sy vit ung palmier qui la passoit » (lignes 32-34). Interrogé, ce pèlerin déclarera à Gaufroï que le plus riche pays qu'il connaisse est le Danemark. Gaufroï s'en réjouit et récompense son interlocuteur.

4 — Jean d'Outremeuse, *Le Myreur des Histors*, éd. Ad. Borgnet (t. I, II, III, V) et St. Bormans (t. IV, VI, VII), Bruxelles, Hayez, 1864-1887.

5 — Jean d'Outremeuse, *Ly Myreur des Histors*, fragment du second livre (Années 794-826), éd. A. Goosse, Bruxelles, Palais des Académies, 1965.

6 — *Ogier le dannois*, fac-simile de l'édition d'Antoine Vérard de 1498, exemplaire de Turin, publié par K. Togeby, Copenhague, 1967.

7 — *Myreur*, éd. A. Goosse, lignes 15-20. Jean donne dans l'intervalle les datations selon le couronnement de David (an 1871) et selon la captivité à Babylone (an 1385).

8 — *Ibid.*, lignes 21-30.

Mais, bien que l'on soit alors en pleine épopée, Jean d'Outremeuse éprouve le besoin d'afficher (et d'inventer⁹) une source historiographique, et même un débat entre historiographes : « Ce dit en ses cronicques Arnoulz Francarz de Saxoingne. Mais Segins ou Segire de Hongrie dit beaucops de paroillez qu'ilz orent ensemble [...] » (lignes 47-49), avant de renvoyer aussi à la *Geste de Doon de Mayence*. La chronique érige donc en vérité historique sa propre fiction, et il devient difficile de dire quel genre d'écriture Jean d'Outremeuse entendait réellement pratiquer : un faux historiographique, ou un roman historico-épique ? En fait, après avoir conté l'histoire romanesque du mariage de Gaufroï, il explique que l'amour de loin éprouvé par Gaufroï pour la jeune fille est reconnu comme un miracle voulu par Dieu, et il prend à témoin les chroniqueurs : « Nous disons pour ferme et que maintez foyz at esté argueit entre les cronicques et croniseurs qu'il apparut grant miracle en celluy fait »¹⁰. De plus, l'auteur éprouve le besoin de se justifier en exposant les fondements de sa « favorableiteit » envers la famille (la *geste*) de Doon, qui le pousse à la faire venir sur le devant de la scène. Ce qu'il a dit de l'événement repose sur les chroniques des « docteurs » Ségire de Hongrie, Arnols Francars de Saxe et Baudouin de Danemark, d'où il a tiré cet intérêt privilégié : « Mais pourtant n'y mès aultrez chosez que ce que je trouve es cronicques [...]. Maiz se je mès de Doon plus plainement, aussy le treve je en cronicques plus plainement, car vous saveiz et avéz ouyt dire pluseurs foyz que la gieste Doon fut la plus nette et la plus noble ». Il expose alors la généalogie de Doon et sa parenté avec rois et empereurs, sans aucune trace de bâtardise. Et il ajoute : « quant je commensay a estudier cronicques, je trovay sy belle matiere de Doon et de sa femme ce que j'en fis III livres en rismes de sa gieste qui encores dure »¹¹. Son *Ogier* n'est donc que la transposition dans une forme épique du contenu des chroniques, et les chansons de geste elle-mêmes s'appuient sur la vérité historique. Raconter en détail les amours de Gaufroï et de Béatrix, c'est se montrer fidèle à cette vérité que le romanesque, comme l'épique, permettent seulement d'exalter¹². Comme pour conforter ce point

9 — Ces chroniqueurs seront encore invoqués comme des sources sûres aux lignes 1930-1936 : le premier serait docteur en théologie et aurait vécu du temps de Louis le Gros, le second docteur en décret et du temps d'Hugues Capet : « lesquelz dient tout ce que je dis et diray d'Ogiers en leurs cronicques » (lignes 1933-1934). Selon A. Goosse (*ibid.*, p. 242, note sur la ligne 1937), ils sont de l'invention de l'auteur.

10 — *Ibid.*, lignes 237-239.

11 — *Ibid.*, lignes 492-497 et 511-513.

12 — Il en va de même de l'histoire de Tristan : « Chis Tristans fist a son temps mult de bonnes chevaleries, qui plus plainement sont escriptes ens es histoires de Engleterre » (*Myreur*, éd. Borgnet, t. II, p. 181). Le roman est considéré comme de l'histoire véridique

de vue, le chroniqueur revient alors au système historiographique, en reprenant le cours chronologique à l'année 799, où Charlemagne a confessé à saint Gilles son fameux péché d'inceste (que Dieu lui a pardonné), et où sont morts simultanément et ont été canonisés Doon et sa femme Flandrine. On apprend ensuite que « Item, l'an VIII^e de l'Incarnation Nostre Seingneur Jhesu Crist, constituat le pape Lyon les Rogations qu'on fait devant l'Ascension Nostre Seingneur pour les grans croleiges de terre qui estoient en plusieurs pays et pour les leux et les ours et aultres bestes sauvaiges qui entroient dedens les vilhes et les citeis et estrangloient et mangnoient les gens tous viefs »¹³. Le style est redevenu très précisément celui de l'annalistique.

L'ambiguïté de l'écriture se confirme lorsque l'auteur attribue à Ogier le Danois des fondations importantes en Belgique (construction à Liège des châteaux Saint-Georges et Sainte-Catherine ou du Souverain-Pont, reconstruction de la ville de Tongres détruite par les Huns, par exemple) et plus encore lorsqu'il adapte les *Voyages* de Mandeville pour en faire un itinéraire de conquête de l'Orient par son héros. Quelques lignes donneront une idée de sa méthode :

Après n'arestat Ogier sy ne vint en la cité de Jamchay, ou il a petites gens de III piets de loing. De demy an se mariet on et de II ans font femmes leurs pourturez. Et sy vivent VI ans ou VII ; s'ilz vivent plus, ils sont rordis. Et sont nommeiz pigmeaux. Après, alat vers orient, sy trova l'isle Ebron, ou gens sans teste at troveit a fuison ; cilz gens ont II oeulx es espaullez et guele en le pis (lignes 5535-5541).

On sait par ailleurs que Jean d'Outremeuse a donné une version interpolée (dite version liégeoise) des mêmes *Voyages*, dans laquelle il a introduit des allusions à Ogier : un tel goût de la manipulation n'est certes pas rare au Moyen Âge, mais il rejoint ici une confusion intéressante entre roman et histoire. L'auteur exploite en effet, dans son projet même, une veine suggérée par Mandeville lui-même : celle de l'histoire d'Alexandre. Les *Voyages* en effet ne manquent pas une occasion de signaler que tel lieu de l'Orient a été visité, voire marqué par le conquérant macédonien. Le *Myreur* mentionne ce fait pour Gog et Magog et pour les arbres du Soleil

(à notre connaissance, aucune chronique ne s'intéresse aux aventures de Tristan). De même, les chroniques confirment les indications exploitées par les chansons de geste : Ogier conquiert la Saxe sur Guidekin, « ainsy qu'il est escript en la gieste sur ce faite, qui contient veriteit selonc les cronicques » (*Myreur* ; éd. Goosse, lignes 2252-2253).

13 — *Ibid.*, lignes 537-542.

et de la Lune, qui ont parlé à Alexandre, et dont Ogier a goûté les fruits¹⁴. Mais il va plus loin. Dans un combat difficile contre les Sarrasins, Ogier voit descendre du ciel un écu dont saint Michel commente les différents meubles avant de conclure que sa *sene-fiance* « est qu'il conquérât tant de royaumes sur les Sarasins, plus que ne fist oncques hommez, Alixandre ne aultrez » (lignes 1373-1374). Et le héros, parcourant les îles de l'Océan indien mentionnées par Mandeville, les conquiert et les donne à ses proches, surpassant ainsi son modèle. Ogier devenant sous la plume de Jean d'Outremeuse un héros liégeois, l'intention idéologique est claire ; mais en procédant ainsi, le chroniqueur fait de sa chronique un roman épique à la manière du *Roman d'Alexandre* : le type du conquérant universel, qui parcourt l'Orient pour l'intégrer, île par île, à la sphère de l'Occident, le choix de l'évocation des merveilles devenues canoniques depuis Plin et Solin, l'exaltation d'un héros autour duquel gravite le récit, aux dépens du souverain, Charlemagne, dont la figure reste secondaire, tout cela renvoie moins à l'écriture de l'Histoire qu'à celle de la fiction romanesque.

En intégrant à sa chronique une histoire du règne d'Arthur, Jean d'Outremeuse ne fait que suivre l'exemple de Geoffroy de Monmouth et de Wace¹⁵. Il semble par ailleurs considérer les romans de *Tristan* (et en particulier le roman en prose) comme des textes à valeur historique, en les désignant par le terme d'*hystors*¹⁶. Mais il va plus loin : comme pour les autres époques, il donne des dates, et il intègre ce règne à l'histoire générale : Arthur a été couronné en 504, a régné trente-huit ans ; le siège de Lutèce a eu lieu en 507, Chilpéric s'est soumis à une époque où Lancelot était encore jeune¹⁷. Arthur fait une campagne militaire en Syrie, où il remporte une première victoire en avril 511 ; Antioche est conquise en janvier, après un siège de huit mois. Jérusalem est reconquise en juin 513, après un siège de quatorze mois : Arthur chasse les Sarrasins et installe dans la ville « des bons Cristiens, qui nettement gardoient le sepulcre et y demoront enssi longtems »¹⁸. Au moment du retour, une bataille meurtrière est livrée par le roi Sortinbrant, qui est tué, mais Arthur, Lancelot et Tristan sont blessés¹⁹. Des campagnes contre les Romains ont lieu en 517 et en

14 — *Myreur*, éd. Goosse, respectivement lignes 5569-5571 et 5644-5646.

15 — O. Jodogne a montré qu'il connaissait le *Roman de Brut* (art cit., p. 146).

16 — À la fin de sa vie, Ogier se délecte à la lecture des « hystors del temps le roy Artus et, par especial, de Tristan » (*Myreur*, éd. Borgnet, t. V, p. 135).

17 — *Myreur*, éd. Borgnet, t. II, p. 208-209.

18 — *Ibid.*, p. 214-215.

19 — *Ibid.*, p. 216.

542 ; c'est le 13 juin de cette même année qu'a eu lieu la grande bataille contre Mordret.

Cependant, des faits plus romanesques s'introduisent à titre de données historiques : la seconde guerre contre les Romains est fomentée par un fils naturel du roi Marc et de la femme de Bron de Cornouaille, qui se plaint à Rome de l'assassinat de son père par des chevaliers d'Arthur. Gauvain tente de tuer Tristan dans une embuscade²⁰. Inversement, des personnages non arthuriens, issus d'une histoire plus contemporaine, se mêlent parfois, comme déjà dans le *Brut*, aux chevaliers de la Table Ronde : le comte de Clochiestre (Gloucester) est blessé dans le tournoi de Londres de 539, mais l'un de ses fils est Dynadan, « qui fut longtemps chevalier al roy Tristant de Lonnois »²¹. Comme dans la *Mort le roi Artu*, Lancelot finit sa vie en ermite.

De même qu'il utilise les chansons de geste, Jean d'Outremeuse a recours aux romans arthuriens, et non au seul *Brut*. S'il préfère s'écarter du récit de la *Mort Artu* pour la bataille finale et la mort de Mordret (ici, le père et le fils ne s'entretuent pas, et Mordret n'est d'ailleurs présenté que comme un cousin du roi²²), il connaît à coup sûr le *Tristan en prose*, auquel il emprunte des personnages comme Palamède, Seguradés ou Dinadan, mais surtout sa version si particulière de la mort de Tristan (qu'il situe en 541) : « et le fist morir son oncle ly roy March de Cornualhe, frere a sa mere, portant qu'ilh estoit jalos de li et de la royne Yseut sa femme. Et morut la royne Yseut avec Tristant ». Et c'est à l'occasion des funérailles du héros qu'a été institué l'usage de s'habiller de noir en signe de deuil, comme le prétendait déjà le *Tristan en prose*²³.

Jean d'Outremeuse reprend certaines légendes déjà présentes chez Wace, comme celle de l'enlèvement final d'Arthur en Avalon : après avoir été déconfit et blessé dans la grande bataille contre Mordret, « atant entrat Artus en unc bateal, ly et Gawain, et s'en alarent en l'isle de Avalon, en casteal Morgaine, sa soreur, pour garir ses plaies. Et welt ons dire que c'est feierie, et encors le ratendent les Brutons qui quident qu'ilh doie revenir » (t. II, p. 243). Mais il en invente d'autres, et la chronique peut alors suivre le fil d'une imagination pour le moins étrange, comme dans le récit de la mort de Guenièvre et de Mordret. Jean d'Outremeuse reprend

20 — *Ibid.*, p. 242-243 et p. 236-237.

21 — *Ibid.*, p. 236.

22 — Mais dans un autre passage (t. II, p. 198), Jean d'Outremeuse retient la version de la double mort, qu'il situe en Cornouaille : « la fut Mordret ochis de la main Artus, et Artus fut navret de la main Mordret ».

23 — *Ibid.*, p. 241. Cf. *Tristan en prose*, éd. Ph. Ménard, tome IX édité par L. Harf-Lancner, Genève, Droz, 1997, page 281-282.

à Wace l'idée que la reine éprouvait un sentiment pour l'usurpateur²⁴ ; mais Wace ignorait le personnage de Lancelot, tandis que le chroniqueur liégeois le met abondamment en scène et évoque ses amours avec Guenièvre. Un drame va ainsi se nouer, un drame qui était impossible dans la *Mort Artu* où la reine n'éprouvait que de la répulsion pour Mordret. Ici, la reine est complice des menées de l'usurpateur, « car elle amoit Mordrech, por tant qu'ilh estoit beals chevalier et jovenes » (II, p. 243). Lancelot, qui ne supporte pas cette trahison, devient fou furieux : il coupe la tête de son ancienne amie, Guenièvre, et, ayant réussi à s'emparer de Mordret, il l'enferme dans un cachot avec le cadavre encore sanglant, où il le laisse quinze jours enfermé sans nourriture ni boisson. On imagine la suite : Mordret « enragat de fain et mangnat a grant plantoit de la royne ; car al XVI^e jour, quant ons l'ostat, ons trovat que la royne estoit mangniet les bras et les jambes et le viare mult laidement » (II ; p. 244). La critique n'a pu trouver la source de cette version de la mort de Guenièvre où triomphe la *pathos* de la nécrophagie, aux antipodes de toutes les traditions courtoises, et plus encore de la version proposée par la *Mort Artu*, où la courtoisie le dispute à la sainteté. On y retrouve le goût du XIV^e siècle finissant pour l'horreur morbide²⁵.

La chronique connaît aussi ce romanesque des relations amoureuses qui caractérise les chansons de geste tardives, mais l'usage qu'elle en fait n'est pas prioritairement romanesque. On le rencontre, par exemple, au début du second livre, avec l'histoire romancée du mariage de Gaufroï et de la fille du roi de Hongrie, Béatrice. Cette dernière, accueillant en Hongrie un pèlerin, Ythier le ménestrel, qui se rendait à Boulogne pour prier Notre-Dame, demande à celui-ci de prier pour elle afin qu'elle trouve un mari qui lui convienne. Une tempête le fait échouer au Danemark et le conduit à la cour de Gaufroï, et le roi lui demande des nouvelles du roi de Hongrie. Le ménestrel entreprend alors de lui parler de Béatrice, avec l'intention d'exaucer le vœu de cette dernière, car « sy seroient assembleiz les deux plus noblez du monde ensemble »²⁶. Après avoir chanté un lai breton, il se livre à un portrait en dix lignes conforme à la *descriptio puellae* canonique. L'effet est immédiat : « Atant at Amour estichiet a Gaufroï une pointure

24 — Wace, *Roman de Brut*, éd. I. Arnold, Paris, SATF, 1938-1940, v. 13201-13212.

25 — Sur la présence du cannibalisme dans la littérature médiévale, voir la communication de Magali Janet dans le présent volume. On peut y ajouter l'épisode des Bécus dans l'*Ogier* décasyllabique du ms BNF, fr 1583, f° 132v°-133r° (épisode qui se trouve aussi dans *Mabrien*, édition critique de Ph. Verelst, Genève, Droz, 1998, 27, 3-4, p. 223-224). Ici, il inverse le motif bien connu du « cœur mangé ».

26 — *Myreur*, éd. A. Goosse, p. 5, l. 163-164.

qu'il at enameit Beatris tout en tressault » (l. 177-179). Le ménestrel ajoute alors que ce mariage permettrait une fusion entre les trois gestes les plus illustres, car Béatris appartient déjà à la fois à celle de Charlemagne et à celle de Garin de Monglane : la perspective épico-généalogique demeure présente derrière des apparences romanesques, mais ces dernières reviennent vite en force. Ythier chante en effet « ung lay amoureux, que Tristan, le roy de Lonnois, fist pour la royne Yseut de Cornuailhe, qui fist Gaufroï muser après Beatris de Hongrie » (l. 189-191). Cette nouvelle jonction entre la matière épique et la matière de Bretagne crée un fil ténu destiné à relier *in fine* les deux grands héros de la chronique, Tristan et Ogier. Mais ici le merveilleux épique reprend ses droits, en même temps que revient le souci chronologique : au mois de novembre 797, un tremblement de terre gigantesque secoue la Hongrie, le Danemark, la Saxe et toute l'Allemagne, détruisant plusieurs cités et de nombreux châteaux, tandis que le Danube se met à inverser son cours. Une voix céleste explique alors qu'à la fin de cette année sera engendré un champion de Dieu et de l'Eglise devant qui toute force humaine s'inclinera (l. 213-223).

Mais si Jean d'Outremeuse s'abstient d'évoquer le merveilleux christianisé du Graal, alors qu'il connaît le personnage de Galaad et le présente comme le chevalier le plus remarquable du temps d'Arthur, celui devant qui tous les autres s'inclinent²⁷, il n'hésite pas à introduire des événements tout aussi marqués par la fiction romanesque, comme le séjour d'Ogier en Avalon avec son schéma typique de conte morganien qu'il reproduit fidèlement au long d'un peu moins de dix pages²⁸.

Ce séjour se place sous le double signe de la chanson de geste et du roman arthurien, comme c'était déjà le cas dans le remaniement décasyllabique anonyme d'*Ogier le Danois*, puis dans le remaniement en alexandrins qui, dérimé, donnera le roman en prose correspondant. Aubéron (« Alberon ») est, comme dans la chanson d'*Esclarmonde*, le maître de la cité de Monmur(e) : il est, identiquement, le fils naturel de Morgue, mais son père n'est pas ici Jules César, mais Meliadus de Lonnois, le propre père de Tristan²⁹. En revanche, le château Plaisant, qui prend la place du château d'Aimant de la tradition épique, « astoit invisible a cascon fors a cheauz de laiens, et n'astoit que vens et fantomme »³⁰ – à la manière sans doute du lac dans lequel Ninienne avait élevé

27 — *Myreur*, éd. Borgnet-Bormans, t. IV, p. 57.

28 — *Ibid.*, p. 50-58.

29 — *Ibid.*, p. 51.

30 — *Ibid.*, p. 53.

Lancelot dans le *Lancelot en prose* –, alors que son homologue n'était visible que la nuit, l'aimant ayant la propriété de briller dans l'obscurité selon les Lapidaires³¹. Ogier, grâce à un anneau magique, conservera l'âge de trente ans jusqu'au moment où il quittera Avalon pour rejoindre une France devenue depuis longtemps capétienne. La chronique et l'idéologie reprennent alors leurs droits, et le texte s'écarte de sa source épique. Cette dernière plaçait son retour sous le règne de Philippe, fils de Hugues Capet, et faisait combattre le héros contre les Sarrasins ; le *Myreur* place les événements sous le règne de Philippe Auguste, sous l'année 1214 qui est celle de la bataille de Bouvines... Et en cette victoire historique (mais dont le lieu n'est pas nommé) Ogier est sauvé grâce à « X^m faieis que Artus et Gawain conduisoient, mains nuls hons ne les veioit fours que seulement Ogier »³². Ces interférences entre le monde de la fiction et celui de la chronique apparaîtront tout aussi clairement (mais d'une façon à nos yeux moins surprenante) dans le roman d'*Ogier en prose*, qui adopte une démarche analogue, en symétrie inversée, en écrivant à propos du fils d'Ogier et de Morgue, Meurvin : « Et fut du temps de Hue Capet roy de France, et fist en son temps de grans biens en France ainsi qu'il est contenu es croniques »³³. Le *Myreur* va même jusqu'à inscrire, en abyme, le monde du roman arthurien au sein de l'univers d'un Ogier qui, devenu moine, à la fin de sa vie, à Saint-Faron de Meaux, « soy deportoit a la fois en lisant les hystors del temps le roy Artus et, par especial, de Tristant »³⁴. Ces histoires nourrissaient d'ailleurs depuis longtemps la culture du héros, puisque celui-ci, lors de son séjour en Avalon, déclarait à Arthur : « [Je] suy enformeis par l'escripture de vostre temps et de la proeche de vous chevaliers et de vous devantrains »³⁵. Cette jonction privilégiée entre les deux matières les plus célèbres de la fiction littéraire, la matière carolingienne et la matière arthurienne, est donc au cœur de l'écriture du *Myreur des Histors* et demande à être analysée plus précisément, en liaison avec les objectifs plus généraux de cette chronique liégeoise.

Il importe d'abord de mesurer la place qu'occupe Ogier, personnage central qui domine près d'un quart de la chronique. Sa naissance est, comme on l'a vu, annoncée par des prodiges, et il

31 — Voir par exemple Pierre de Beauvais, *Bestiaire en prose*, version courte, éd. Guy R. Mermier, Paris, Nizet, 1977, chap. XXXV (« Del aimant »), p. 88.

32 — *Myreur*, éd. Borgnet, t. V, p. 126-127.

33 — *Ogier le dannoyis*, fac-simile de l'édition d'Antoine Vérard de 1498, publié par K. Togeby, Copenhague, 1967, p. 280.

34 — *Myreur*, éd. Borgnet, t. V, p. 135.

35 — *Myreur*, éd. Borgnet-Bormans, t. IV, p. 57.

disparaît, enlevé par Morgue en Avalon, à l'extrême fin de sa vie, alors qu'il appelle la mort de ses vœux³⁶. Ce destin exceptionnel est celui d'un héros qui, par son père et sa mère, fait la synthèse entre les trois *gestes* et a donc vocation à devenir le héros suprême de la chrétienté féodale. Dans un passage très antérieur, Jean d'Outremeuse déclarait que descendaient d'Ogier « tous les roys de Franche et les dus de Borbon et les empereres de Romme et de Constantinoble et les dus de Borgongne et les dus de Brabant et les contes de Flandres et tous les nobles et gentis saingnours qui ors sont »³⁷. Il est en quelque sorte la matrice de toute l'aristocratie la plus illustre de l'Europe. Son histoire n'est pas celle d'un héros de l'époque carolingienne confiné dans le temps épique. Son statut n'est plus celui d'un personnage de chanson de geste. L'art épique isole une tranche de temps illustre pour célébrer des valeurs qui intéressent globalement la société féodalo-chrétienne en tant que telle, indépendamment des lignages du présent : à la continuité idéologique, fondatrice d'un ordre, s'oppose une discontinuité dans la chaîne des temps. Ici, au contraire, Jean d'Outremeuse affirme une continuité totale, une parfaite solidarité de la chaîne temporelle, à la fois en aval, jusqu'au ^{xiv}^e siècle, et en amont, avec les temps arthuriens. D'où cette étroite correspondance que le texte établit entre Ogier et Tristan, comme si Ogier était un nouveau Tristan. L'un et l'autre sont, à leur époque, le meilleur chevalier du monde. Bien plus, Ogier héritera, après divers détours, de l'épée du neveu du roi Marc, Courtain, que des Sarrasins avaient volée dans l'église de Londres où elle était suspendue comme une relique, et que Gallant avait forgée en l'an 222, en même temps que Durendal et Joyeuse – ce qui revient à associer directement Tristan à la matière carolingienne, à égalité avec Roland et Charlemagne. Ogier se délecte à la lecture des aventures de Tristan, et c'est un lai composé par ce dernier que le ménestrel avait chanté devant Gaufroï pour l'inciter à tomber amoureux de Béatrix. C'est donc une véritable filiation qui unit le héros carolingien au héros arthurien.

Or Jean d'Outremeuse, on l'a vu, associe Ogier à l'histoire de Liège, dont il devient l'avoué³⁸. R. Lejeune suppose avec quelque vraisemblance que le chroniqueur lui a attribué, à la faveur d'une paronomase, les travaux de construction engagés par l'évêque

36 — *Myreur*, éd. Borgnet, t. V, p. 138. Jean d'Outremeuse suit ici l'*Ogier* décasyllabique (ms BNF, fr 1583, f° 240v°, où Ogier prie également Dieu avant d'être emporté par une nuée, avec Morgue, « par la Dieu volonté »), repris sur ce point par l'*Ogier* en alexandrins et, à sa suite, par le roman en prose du ^{xv}^e siècle.

37 — *Ibid.*, t. II, p. 434-435.

38 — *Myreur*, éd. Goosse, lignes 1983-1986.

Notger³⁹. Mais le chroniqueur étend ensuite l'activité d'Ogier (en même temps que celle de Charlemagne) à un grand nombre de traditions locales, la proximité d'Aix-la-Chapelle contribuant à intégrer la région de Liège dans la sphère épique carolingienne. Enfin, Jean d'Outremeuse, dont le vrai nom est Jean des Prés, imagine le personnage liégeois de Radus des Prés, petit-cousin d'Ogier, glorifiant ainsi également son propre lignage (ou prétendu tel).

Cette visée apologétique est de nature à orienter la chronique vers autre chose que le simple récit chronologique des événements, et en particulier à lui faire accueillir non des éléments romanesques au sens générique du terme, mais des références à la fiction littéraire, dans la mesure où la littérature médiévale est encline à retravailler en mythes ses matériaux les plus significatifs. Ainsi, par exemple, Jean d'Outremeuse ne s'étend pas sur les moments les plus romanesques de la littérature arthurienne (amours de Tristan et d'Iseut, de Lancelot et de Guenièvre ; aventures chevaleresques marquées par le merveilleux breton), et l'histoire du mariage de Gaufroï et de Béatris, avec le rôle du ménestrel Ythier, n'est relatée dans ses détails que parce qu'elle relève d'un projet divin qui permettra de faire la synthèse, en Ogier, des trois *gestes* de France, donc parce qu'elle sert un projet idéologique. De même l'histoire de la reine Sibille et du lévrier d'Auberi, qui combat en duel judiciaire contre Macaire, a pour fonction, comme le remarque A. Goosse, de montrer que le lignage d'Ogier s'oppose au parti des traîtres qui manipulent Charlemagne⁴⁰. Dans le *Myreur*, Tristan est moins l'amant de Cornouailles que le chevalier devant qui nul ne résiste : on peut même dire qu'il est ce qu'il n'aurait jamais cessé d'être s'il n'avait pas connu Iseut. Comme l'écrit O. Jodogne, « s'il a aimé, il le sait, cela ne paraît pas intéresser notre Liégeois. Pourtant, il connaît toute la légende »⁴¹. Nous sommes aux antipodes de l'esprit des romans de Béroul et de Thomas. Quant au séjour d'Ogier en Avalon, qui est sans doute le seul moment où triomphe le merveilleux breton, la chronique en donne une version à la fois singulière et très simplifiée : elle ignore le combat contre Chapalu, les diverses épreuves à caractère initiatique et le merveilleux du cheval *faé* Papillon⁴². L'épisode se justifie dans la mesure où il permet au héros de survivre, à l'écart du monde et de la France carolingienne, pendant environ 318 ans, pour réapparaître

39 — R. Lejeune, *Recherches sur le thème : les chansons de geste et l'histoire*, Liège, 1948, p. 171-175.

40 — A. Goosse, éd. cit., p. 250, note sur la ligne 4237.

41 — O. Jodogne, art. cit., p. 153.

42 — *Ogier* décasyllabique, ms BNF, fr 1583, f°140b sqq, 137 et 139d (« li roys Artus ja vous esprouvera »), 144 v° (Papillon).

en sauveur de la royauté française et de la chrétienté en 1214, les irriguant ainsi l'une et l'autre une seconde fois de ses bienfaits dans un passé pleinement historique, beaucoup plus proche du présent de l'écriture, à portée de main en quelque sorte.

L'intégration de la matière épique et de la matière arthurienne dans la chronique ne saurait donc être attribuée à une simple confusion entre la fiction et la vérité historique chez un auteur qui manquerait d'esprit critique, comme le laissait entendre L. Michel. Elle procède pour une large part d'une volonté de manipulation, comme en témoigne le souci d'afficher des sources historiographiques souvent imaginaires. La démarche de Jean d'Outremeuse est comparable (mais en inversant les genres) à celle d'un Jean d'Arras ou d'un Coudrette composant un roman de *Mélusine* pour glorifier un lignage du présent.

Dominique BOUTET
Université de Paris IV – Sorbonne